



La religion cryptographiée ou l'Évangile oublié, René Nouailhat, 2005

Cette étude est reprise d'un article paru dans le n° 3 de *Médium* sous le titre « *La BD, nouveau fléau monothéiste ?* ».

La BD s'intéresse depuis longtemps aux religions et de multiples façons. Aujourd'hui, des séries à grand succès traitent de façon nouvelle des religions monothéistes. C'est le cas notamment du *Troisième Testament*, du *Triangle secret* et du *Décalogue*. Ces religions sont, dans ces ouvrages, resynthétisées, déconstruites et remises dans de nouvelles perspectives.

Il y eut tout d'abord la presse confessionnelle pour la jeunesse, dans les années 1930. Ensuite, la presse catholique militante des années 1940-1950 en Belgique, puis en France, jusqu'au milieu du XX^e siècle. Elle relevait d'une véritable stratégie missionnaire. Elle était directement liée aux mouvements qui cherchaient à évangéliser la jeunesse et à contrer les influences laïques ou les valeurs étrangères à l'héritage chrétien, notamment celles venues d'outre-Atlantique. Ce fut la grande époque de *Cœurs vaillants*, où travaillèrent des auteurs-dessinateurs de grand talent, comme Hergé. L'impact de ces illustrés fut considérable. Cette histoire catholique a continué à imprégner la BD sécularisée de l'après-guerre, notamment les « grands classiques » publiés dans le journal *Tintin* ou dans *Spirou* (« Les histoires de l'oncle Paul » et les principaux héros de la période).

L'effacement du religieux dans les années 1950-1960 a laissé place à la critique libertaire autour des années 1970 et 1980. Le journal *Pilote* fut de ce point de vue un véritable phénomène de société ; il eut des répercussions aussi profondes que *Mickey* ou *Tintin* en leur temps. Vint enfin la déferlante mystico-ésotérique des années 1980-1990. Autour des années 2000, c'est un nouvel intérêt pour les religions instituées qui se manifeste. Cette évolution va dans le sens d'un investissement de plus en plus massif des thématiques religieuses. Elle met en relief un double déplacement, avec d'une part l'expression de nouvelles quêtes spirituelles aux formes plus ou moins délirantes, et d'autre part un nouveau rapport aux religions instituées qui se trouvent « réactivées ». C'est ce dernier aspect que j'évoquerai brièvement ici¹.

Des épisodes de l'histoire de l'Église catholique ou des récits dont les principaux personnages sont des religieux sont de plus en plus nombreux. Beaucoup mettent en scène des papes, des cardinaux, des prêtres, des séminaristes, des moines ou des religieuses. Ces récits sont traités tout autrement qu'au temps de la presse d'inspiration confessionnelle. Ce ne sont pas de belles histoires édifiantes. L'esprit de ces BD n'est plus du tout celui des aventures de *Cœurs vaillants*. Les fictions se déploient librement, hors de tout magistère, et les personnages religieux ne sont plus des héros sans peur et sans reproche ; ils sont complexes, parfois déchirés, ambigus : histoires non cléricales des cléricatismes, histoire non religieuse des religions. Le phénomène n'est pas propre à la bande dessinée : on le retrouve au cinéma, dans la littérature et dans toutes les expressions artistiques. Voir le succès des romans de Dan Brown, *Da Vinci Code* et *Anges et Démons*.

Ces récits ne relèvent plus de la production laïque des années 1960-1980 qui effaçait les données trop marquées par la religion et qui en contournait les représentations, ou qui lui réglait son compte en chargeant la polémique ou en maniant la dérision. Le regard est autre : à la fois plus extérieur, sans complexe, et plus curieux, avec une certaine fascination, comme une nouvelle manière de visiter un patrimoine à la fois étranger et familier.

Je retiendrai trois exemples qui ont fait récemment événement dans le monde de la BD. Il s'agit du *Troisième Testament*, du *Triangle secret* et du *Décalogue*.

1 - LE TESTAMENT ESOTERIQUE

Le Troisième Testament se développe en quatre volumes, chacun étant référé à l'un des quatre Évangiles du Nouveau Testament et à la figure médiévale de chacun des Évangélistes - Marc le lion, Matthieu l'homme, Luc le taureau, Jean l'aigle -, ce qui donne les quatre titres des albums : *Marc ou le Réveil du Lion*, *Matthieu ou le Visage de l'Ange*, *Luc ou le Souffle du Taureau*, *Jean ou le Jour du Corbeau*.

Les deux scénaristes de cette tétralogie, Alex Alice (qui en est aussi le dessinateur) et Xavier Dorison, sont des jeunes auteurs (vingt-trois et vingt-cinq ans) qui signent là leur première œuvre.

Ils ont placé leur histoire au XIV^e siècle, parmi les inquisiteurs, les cathares et les templiers. Le scénario tourne autour d'un mystérieux manuscrit de Julius de Samarie, datant du I^{er} siècle, qui aurait été transporté et caché ; il s'agirait d'un texte révélé, de la parole même de Dieu. L'histoire se déploie dans quelques lieux mythiques ; elle explose en images vertigineuses et terrifiantes. L'énigme est complexe. Elle est ainsi présentée : « Un mécanisme à plusieurs étapes qui font appel à différentes clés de compréhension, de sorte que le sage d'entre les sages, ou peut-être une armée d'érudits, puisse trouver la réponse... Chacun des textes est à son tour une énigme qui cache une lettre de l'alphabet hébraïque ; une fois correctement assemblées, ces lettres constituent le grand secret du texte de départ. Tel est le chemin » (tome III, p.35).

Dès le tome I, *Marc ou le Réveil du Lion* (1988), la recette est donnée. Ce polar fantastique doit beaucoup aux romans d'Umberto Eco, *Le Nom de la rose* et *Le Pendule de Foucault*, et à ceux d'Arturo Pérez-Reverte. Il se déroule au rythme des aventures d'Indiana Jones, dans le climat des films *X-Files*. Il y a d'abord le décor médiéval gothique, avec la cathédrale, l'abbaye et sa crypte ; les reconstitutions architecturales donnent lieu ici à d'étonnantes perspectives : l'exemple des tours de Notre-Dame en contre-plongée, qui paraissent écraser Paris, est particulièrement spectaculaire. Il y a ensuite l'ésotérisme d'un message divin que recèlerait un manuscrit de Qumrân, abrité dans un précieux reliquaire, « coffre du savoir ultime » caché dans « le lieu le plus secret du monde ». Il y a enfin un gigantesque complot à l'échelle de la chrétienté.

Tels sont les ingrédients de ce trépidant récit qualifié par ses auteurs de « *catholic fantasy* ». Secrets et mystères sont peu à peu dévoilés par les héros : l'ancien inquisiteur Conrad de Marbourg, accompagné de la fille adoptive de l'évêque de Paris, la belle Elisabeth d'Elsenor (le personnage a existé, et ses Mémoires ont initialement inspiré Xavier Dorison), et de Trevor O'Neil (à partir du tome II).

L'odyssée devient un véritable voyage initiatique où les personnages sont confrontés à des choix éthiques, des choix de vie. Le parcours devient plus intérieur. La verticalité accentuée des décors, les cadrages extrêmes et les plans serrés qui traduisent les interrogations existentielles, les plans décadrés [qui font éclater le réalisme des représentations, les jeux d'encrage et de couleurs flamboyantes qui en font résonner le fantastique, tous ces artifices graphiques cherchent à donner au récit et à son final grandiose et apocalyptique une dimension métaphysique.

L'originalité de cette fiction tient aussi au travail exégétique des auteurs. Pour eux, un texte religieux ne se présente jamais deux fois de la même manière. L'idée, disent-ils, leur est venue des hassidim : le texte s'adapte à chaque lecteur. À l'origine, Dieu seul en est l'auteur, c'est « la parole de Dieu, non plus interprétée par l'homme, mais littérale, dictée dans les mots qui ont suscité toutes choses ! Ces mots qui ont exilé Adam et béni Abraham, ces mots qui se gravent dans la roche et commandent aux hommes, un verbe tout-puissant, le troisième testament ! » (Marbourg dans les souterrains de la grande bibliothèque de Tolède, tome II, p. 21). « Pour en extraire le secret, il faut lire au-delà du récit et appréhender le langage occulte des symboles qu'il contient », retrouver ainsi le « texte original » en sa « véritable essence », dit frère Clément (tome III, p.35).

La parution du premier tome du récit d'Alice et Dorison fut un événement médiatique dans le monde de la BD. Les quatre tomes étaient écrits d'avance, à la différence de nombreuses séries qui se prolongent (ou s'interrompent) en fonction de la fantaisie des auteurs, du succès rencontré (ou non) et surtout des politiques et des pressions éditoriales.

Ce « bouclage » donne au récit son aspect systémique, correspondant au genre intrigue policière, où tout doit être indice. Appliqué au monde religieux, il correspond à un traitement de la religion en termes de « décryptage d'une gigantesque énigme » (tome III, p. 35) avec une curiosité exacerbée pour les zones d'ombre de l'histoire officielle, les textes apocryphes, les hérésies ou les expressions blasphématoires. Ce qui, finalement, fait très bien fonctionner les représentations traditionnelles de l'histoire religieuse.

2 - LE MENSONGE DE L'EVANGILE

Les deux autres séries, *Le Triangle secret* et *Le Décalogue*, elles aussi centrées sur les religions instituées, balayent l'histoire des monothéismes jusqu'à la période contemporaine.

Il y a d'abord un projet éditorial particulièrement ambitieux. Ce sont des séries « à plusieurs mains ». Le chef d'orchestre en est le scénariste, Convard pour la première, Giroud pour la seconde, avec à chaque fois une équipe de dessinateurs se partageant la réalisation des différentes séquences historiques. Plusieurs dessinateurs par album dans le *Triangle secret*, un par volume du *Décalogue*, où l'on remonte dans le temps d'un épisode à l'autre : à chacun sa période historique, dans les deux cas.

Il était arrivé que des auteurs de BD réunissent autour d'eux plusieurs collaborateurs, mais le travail de chacun se fondait dans l'œuvre collective. Ici, les neuf ou les sept dessinateurs des deux séries développent leurs propres styles pour eux-mêmes. Depuis les grandes séries de BD illustrant la Bible, pareille entreprise collective ne s'était jamais vue.

La construction du *Triangle secret* est apparemment de l'ordre du puzzle et du rébus. Le développement linéaire est cassé par les récits en inclusion, avec des flash-backs eux-mêmes emboîtés en désordre. L'histoire se passe de nos jours, dans les années 2000, mais aussi au I^{er} siècle, au Moyen Âge et au XIX^e siècle. La partie contemporaine, où se noue l'intrigue, se déroule en France dans le milieu de la recherche scientifique (avec des chercheurs qui se consacrent aux manuscrits de Qumrân) et celui de la franc-maçonnerie. Nous suivons, en parallèle, ce qui se passe à Rome, où se meurt un pape et où complotent les « gardiens du sang » chargés de protéger un lourd secret dont le Vatican est le dépositaire. La séquence sur l'histoire de Jésus, qui donne la clé de ce secret, paraît fonctionner en boucle ; elle est distillée en trente pages qui ne se suivent pas de façon linéaire et qui ponctuent inégalement chaque volume.

Ce labyrinthe est jalonné d'éléments qui donnent chaque fois de nouveaux indices pour avancer dans la résolution de l'énigme : ainsi les neuf lettres que reçoit l'enquêteur, Didier Moselle, ou le thème récurrent des jumeaux (dès le tome I, les jumeaux maçonniques, p. 10, et les fils mort-nés de Philippe Auguste, p. 18) ; il commence avec l'histoire de Jésus et de Thomas. Car c'est là que gît le secret : deux frères jumeaux, trop liés d'amour et de haine ; Thomas qui poignarde Jésus, mais ne parvient pas à le tuer ; Thomas finalement arrêté et crucifié à la place du Messie ; supercherie qui est couverte par Jésus lui-même et les siens, sa famille (son frère Jacques, sa femme Marie-Madeleine, son fils) et ses compagnons ; imposture qui devient « le plus effroyable des mensonges » (tome V, p. 49).

Il y aurait donc une vie de Jésus après la crucifixion de celui qui est mort à sa place. Le vrai Jésus put même assister à cette crucifixion et aider son frère à mourir (tome VI). Il dut d'abord se cacher dans le tombeau de Thomas, puis il resta quelques temps à Qumrân ; il partit ensuite pour Saint-Jean-d'Acre, où il laissa un évangile cosigné avec Jean-Baptiste et son disciple Jean ; de là il s'embarqua pour l'Occident, où il mourut, en Champagne. L'histoire de son vrai tombeau caché et protégé sera celle des Templiers, avec Hugues de Payns ; et l'histoire du « testament du fou » (le cinquième Évangile, celui de Jésus) sera celle des receleurs de la vérité ; cette histoire éclaire le drame des Cathares, la violence de l'Inquisition et l'organisation secrète de la « loge première » dans le réseau franc-maçon.

Le scénario de la fiction n'est pas tout à fait nouveau. De nombreuses traditions se sont greffées sur les pages ajoutées à la vie de Jésus. On l'a fait voyager hors de Galilée et de Jérusalem, au-delà des frontières de Palestine, et jusqu'en Inde. En Occident, des récits légendaires ont brodé sur les voyages des apôtres après la Pentecôte.

On a fait débarquer les « saintes Marie » en Camargue. Dans ces prolongements romanesques, Marie-Madeleine a eu une place privilégiée, tant sa figure évangélique est complexe. Elle associe, depuis le Moyen Âge, plusieurs visages de femmes proches de Jésus : Marie de Magdala, présente au pied de la croix et à la mise au tombeau, celle qui a la première annoncé la résurrection ; Marie de Béthanie, sœur de Marthe et de Lazare ; la femme aux parfums qui essuya les pieds de Jésus avec ses longs cheveux. Pécheresse, prostituée, amoureuse ou sainte, Marie-Madeleine a été le sujet d'une importante littérature spirituelle et d'une riche iconographie.

Quant au fait qu'un autre que Jésus serait mort sur la croix, on le retrouve dans le Coran. Bien des courants du christianisme primitif n'admettaient pas que Jésus, justement parce qu'il était le Christ, ait pu souffrir et mourir sur une croix. La théologie docétiste a ainsi inspiré les images d'impassibilité et de sérénité de Jésus sur la croix. D'autres interprétations ont brodé sur l'erreur d'identification du crucifié. La polémique antichrétienne, dès l'Antiquité, avait déjà abondé dans le sens d'une supercherie pour rendre plausibles la disparition du corps de Jésus dans le tombeau retrouvé vide et ses réapparitions au milieu de ses disciples. Dans *Le Triangle secret*, c'est le développement organisé de l'imposture qui apporte au récit son originalité. C'est lui qui permet de relire autrement toute l'histoire du christianisme.

L'histoire chrétienne se trouve de la sorte revisitée par deux courants qui furent régulièrement rejetés par l'historiographie officielle : l'ésotérisme et la gnose. L'ésotérisme, par son sens du secret, et la gnose, par la connaissance de la vérité secrète qui est aussi une initiation (ici, celle de la franc-maçonnerie), une recherche de soi et une révélation salutaire.

Le résultat le plus étrange de ce développement romanesque est sans doute qu'il n'y ait plus d'étrangeté. Le récit élimine toute fantasmagorie. Rien ici de fantastique, ni de mystique. « Il n'y a donc rien après la vie, Jean ? » demande le disciple (tome I, p. 6), et un soldat romain peut ironiser : il n'y a pas de danger que le crucifié ressuscite, puisque « seul un dieu se relèverait de la mort » (tome VII, p. 51). L'histoire religieuse est, si l'on peut dire, entièrement rationalisée par son démiurge, l'auteur de la fiction. Le développement systémique du Triangle secret est significatif du propos. L'ouvrage est fermé sur lui-même, fermé dans ses codes. Il n'obéit qu'à ses raisons cachées. La dimension proprement religieuse - ce qui relèverait d'une ouverture à la transcendance - a disparu. La foi, l'adhésion à une croyance ou l'engagement religieux ne sont que les masques d'opérations stratégiques. Celles-ci cachent de grands intérêts qu'il s'agit avant tout de maintenir.

3 - LE CORAN APOCRYPHE

La construction du Décalogue est encore plus subtile. Elle suit une chronologie à l'envers, partant de 2001 (date de parution des deux premiers volumes) pour remonter jusqu'en 632. Chaque volume est l'œuvre d'un dessinateur différent auquel l'unique scénariste, Franck Giroud, confie un épisode de la saga. Les dix tomes illustrent chacun l'un des dix commandements, dont on apprend qu'ils ont été gravés sur une omoplate de chameau et conservés par un groupe de croyants aux premiers temps de l'islam. Ce décalogue aurait par la suite été consigné dans un roman intitulé Nahik. Son texte est le fil rouge et le véritable héros de l'épopée.

Plusieurs fois perdu, noyé, brûlé, éparpillé, le message qu'il contient se transmet malgré tout ; il alimente en même temps la foi de ceux qui en découvrent la force subversive et la violence de ceux qui veulent le voir disparaître à tout prix. La série porte donc sur le pouvoir spirituel d'un texte religieux. Giroud fait dire à l'un de ses personnages, dans le onzième volume qui tient de lieu postface : « Savez-vous tout ce que peut faire faire un livre ? Savez-vous combien d'hommes se sont entretués en brandissant une Bible, un Coran, un Petit Livre rouge ou je ne sais quel autre ouvrage ? Moi, j'ai appris que si un livre peut distraire ou même consoler, il peut aussi tuer, tant physiquement que moralement » (p. 94).

Le premier volume, *Le Manuscrit*, est une grande réussite d'écriture et de dessin. L'histoire se déroule de nos jours en Ecosse. Les couleurs froides et les ciels lourds du dessin de Béhé dépeignent l'atmosphère glauque et nocturne des bas-fonds de Glasgow et des bords de la Clyde, ou les paysages romantiques et désolés des Highlands. Le récit nous fait entrer dans l'écriture d'un romancier en mal d'inspiration, Simon Broemecke qui va retrouver le succès grâce à un plagiat éhonté.

Le texte - en voix off et sous forme dactylographiée, sur fond noir - suit la confession déguisée de l'écrivain. Le roman qui le relance, *La Marque du Prophète*, n'est que la traduction anglaise, sous son propre nom, d'un vieux manuscrit de 1814 intitulé *Nahik*. Le ton de la série est donné : la parole du Prophète rejoint le cœur de l'existence de ceux qui se l'approprient. Le romancier en meurt, mais non le message d'espoir et de paix de ce mystérieux décalogue.

Le deuxième volume, *La Fatwa*, est lui aussi fort bien construit. Il vaut la peine de s'attarder sur le texte de Giroud, qui fait entrer dans le caractère proprement religieux de *Nahik*. Le prologue et l'épilogue en situent l'enjeu. La première image est celle d'un croissant de lune dans la nuit ; les suivantes montrent la silhouette d'un bateau et, par effet de zoom, le pont, la cheminée d'une machine, un visage caché derrière, des yeux anxieux. Le texte déroule une prière musulmane qui en appelle à Dieu, sans intermédiaire ; « *Bismi Allah Ar-rahman ar rahim ! Au nom de Dieu le miséricordieux ! Louange à toi que nous adorons, Toi dont nous implorons le secours... Jusqu'ici, pour te parler, j'ai toujours eu recours à d'autres. D'autres que je croyais plus avisés, plus méritants, plus près de toi, et qui m'expliquaient ce que tu attendais de nous. Maintenant, je sais qu'ils ne peuvent plus m'aider. Me voilà seul face à toi... Alors, s'il te plaît, dis-moi ce que je dois faire ! Montre-moi la voie !* ».

La suite se retrouve page 50, avec un retour sur les mêmes images ; le sens de cette prière est éclairé par les 46 pages du récit intercalé dans cette séquence du bateau. Et le drame se termine avec un paysage de mer lumineuse sur fond de sourate du soleil, où l'on comprend que le héros va survivre à son exécution et à sa noyade présumée.

La première section permet de faire connaissance avec le héros, Merwan Kader, un jeune beur qui ne supporte pas de voir sa copine française, Aline, jouer la ballerine pour un spectacle publicitaire gare de l'Est « Alors, heureuse, assez applaudie ? Ça t'amuse, hein, de te coller des fringues de pute et de tortiller du cul devant toute une gare... tu leur offres un strip-tease public ! Bravo ! » (p. 5). Disputes et bagarres avec des membres de la troupe s'ensuivent. La deuxième séquence se passe dans le train où est monté Merwan Kader pour suivre Aline et où il reconnaît parmi les voyageurs un intellectuel musulman, Halid Riza, jugé hérétique, condamné par une fatwa avec récompense de deux millions de dollars pour qui réussira à le tuer. Merwan a retenu la leçon des fondamentalistes : « Par ses écrits sacrilèges, Riza a discrédité l'islam ! Pire : il a failli semer le doute chez les plus faibles d'entre nous ! S'il reste en vie, son exemple risque d'être imité par d'autres blasphémateurs. Il faut l'abattre sans hésiter et sans rien attendre ! Quitte à y laisser la vie, car celui qui se sacrifierait ainsi deviendrait un martyr de l'islam et son nom serait vénéré de Tanger à Kaboul pour des siècles et des siècles ! » (p. 16). Le face-à-face du jeune Arabe avec Halid Riza dans le compartiment où il s'est introduit pour l'égorger donne lieu à un échange où chacun dit sa façon d'être musulman. Les réflexions du vieil intellectuel réussissent à introduire chez son jeune agresseur ce que les fondamentalistes voulaient à tout prix éviter : le doute critique.

Dans cette longue séquence du train (p. 8-33), dans ce huis-clos haletant aux couleurs brunes, le dialogue des deux hommes fait éclater l'opposition de deux univers religieux, d'un côté celui du fanatisme qui prétend avoir réponse à tout et taire tout questionnement, et de l'autre celui des questions qui subvertissent les réponses et qui éclairent la conscience humaine. « Tu as bien appris ta leçon, en France aussi les imams font du bon travail », dit Halid Riza en montrant que l'on peut tout faire dire au Coran selon les sourates citées ; leurs contradictions posent question ; à partir de là, on peut commencer à raisonner ; et prendre en considération d'autres textes, notamment ce fameux décalogue dont les dix préceptes remontent au tout début de l'islam, comme le prouve leur écriture en arabe hidjâ-zi. Mais la démarche est insupportable au fondamentalisme : « Le Coran est parole de Dieu, s'insurge Merwan Kader. Or Dieu n'a ni début ni fin, il en est de même pour son verbe ! Le Coran n'a pas été créé : il est éternel ! ». L'idéologie intégriste qui inspire ce fondamentalisme est bien située par les leaders politiques qui l'instrumentalisent : leur but « n'a jamais été la seule recherche de la vérité ! Leurs objectifs sont beaucoup plus politiques et beaucoup moins avouables » (p. 28).

A les entendre, c'est un combat de libération qui anime ces terroristes de l'ombre. Hossein Abbas, conseiller politique et militaire des réseaux islamiques en France, représentant des mollahs iraniens, l'explique : « Le salut du tiers-monde et peut-être de la planète entière passe par l'avènement de l'islam ! Un islam pur et dur tel que le pratiquent les vrais pays musulmans ! Celui-ci constitue l'unique remède contre l'inégalité, le désordre social et la corruption des mœurs ! ».

Le Coran est le livre sacré de cette cause sacrée. L'exégèse et la critique textuelle n'ont pas lieu d'être. « Il n'est pas question de semer le doute à son sujet ! Nous ne pouvons courir le risque de voir la communauté des croyants divisée par les théories inconsidérées de quelques érudits » (p. 47).

Le récit de Franck Giroud esquisse aussi une explication socio-psychologique de la vulnérabilité des jeunes beurs face au discours identitaire et subversif de l'islamisme. La guerre d'Algérie est en arrière-fond de l'humiliation et du ressentiment de Merwan Kader, immigré de la deuxième génération : « Sais tu ce que c'est que d'avoir un père harki ? Un père qui a préféré la France à ses propres frères, et qui pour toute récompense hérite d'un taudis, d'un salaire de misère et du mépris général ? » (p. 69). Sa copine Latifa a elle aussi connu le mépris ; elle fut victime d'une tentative de viol ; elle ne se sent respectée qu'au sein de l'islam. Rien d'étonnant à ce qu'elle bascule dans l'islamisme, qui l'aide à se protéger et à retrouver une identité. Elle se met à porter le voile et s'applique à devenir une bonne pratiquante, au point de dénoncer les errements de Merwan, en partie par jalousie amoureuse, en partie du fait de sa nouvelle intransigeance religieuse.

Au cours des albums suivants, en remontant progressivement dans le temps, l'histoire s'achève par où elle a historiquement commencé, au temps de la mort de Mahomet et des premiers califes, lorsque Othmân fit entreprendre le recueil des textes qui formeront le Coran vingt ans après la disparition du Prophète (tome 10, *la Dernière Sourate*). « Notre empire s'est considérablement étendu, rassemblant sous la bannière de l'islam des peuples extrêmement différents », explique Tayeb Abou Tayeb, l'un des collecteurs de la recension du Coran, en 652, l'an 31 de l'hégire. De la prédication du Prophète, « il ne reste que très peu de traces manuscrites, si bien que les divergences d'interprétation se sont mises à fleurir, menaçant à la fois la crédibilité de l'Islam et la cohésion de l'empire » (p. 6). D'où le besoin d'une recension qui fasse le tri des versions contradictoires.

Le débat porte autour de ce fameux décalogue qui serait en opposition avec les préceptes coraniques justifiant l'expansionnisme armé de la nouvelle religion : « Quelques versets reflètent la tolérance dont tu parles, mais bien d'autres exaltent l'intransigeance et le combat ! Et ce décalogue les rendrait caducs ? Allons, où irions-nous ? [...]. L'œuvre de conquête se poursuivra... La voie des armes reste le meilleur moyen de convertir les incroyants. Or ce texte qui affirme le contraire sèmerait le trouble dans une communauté encore trop fragile. Aussi comprendras-tu qu'on ne puisse le diffuser » (p. 21). 11 n'est pas question de contredire les orientations prises par le nouvel empire. Yacub, qui avait fait exécuter celui qui en savait trop, réprimande ainsi Tayeb, qui a découvert le contenu de ce qui serait la « dernière sourate » de l'enseignement du Prophète.

La lâcheté et le mensonge sont au départ de la diffusion de ce superbe message, trop libérateur pour ne pas résonner et rayonner dans le cœur de ceux qui vont l'accueillir. En premier lieu les survivants de la communauté des fidèles du « décalogue ». Perdus dans les sables de Kom-Ombo (tome IX, avec le dessin enchanteur de Michel Faure), ils forment une secte que découvrira le capitaine Eugène Nadal en 1798, lors de la campagne d'Egypte.

C'est par ce dernier que le décalogue va sortir de son sanctuaire et commencer sa diffusion, toujours dans la tourmente des guerres et des mensonges. Ce sera la naissance de « Nahik », sorti des cauchemars d'Eugène, gravement blessé, devenu dément torturé (tome VIII). *Nahik* devient livre en 1823, au service de la cause des Carbonari (tome VII) ; il va cheminer, bousculant les plus intimes certitudes (tome VI), attisant les contradictions (tome V), crucifiant les choix de vie (tome IV) ; il est toujours pierre d'achoppement, par son texte et ses images (tome III), son message subversif (tome II), son écriture (tome I).

Nahik n'apporte pas de réponse aux questions religieuses des hommes. Il n'apaise rien. Au contraire, il questionne les réponses religieuses. Il met à vif les blessures de l'homme, son inquiétude, sa passion de la vie. La saga du Décalogue porte, en ce sens, une dimension spirituelle radicale. Mêlée à l'histoire religieuse mais déconnectée des appareils de la religion instituée, elle rejoint le fait religieux là où il se joue : dans le mystère de la condition humaine.

3 - LA REGLE DU SPIRITUELLEMENT CORRECT

Le Troisième Testament, *Le Triangle secret* et *Le Décalogue* revisitent les deux plus grandes religions instituées, le christianisme et l'islam, et leurs croyances. De façon aussi systématique, cela ne se faisait plus depuis longtemps pour la première et ne s'était sans doute jamais fait pour l'histoire musulmane. Ces séries sont révélatrices du nouvel intérêt pour les religions instituées que l'on retrouve dans le succès de films, de romans et même d'émissions télévisées sur le christianisme (« Corpus Christi, l'Origine du christianisme », de Prieur et Mordillat) ou sur l'islam. Ce qui restait l'apanage des spécialistes devient événement médiatique.

Tout se passe comme si l'éloignement des pratiques religieuses renforçait la curiosité pour leur histoire et pour leurs sources. Le travail critique développé autour des découvertes de Qumrân (sur des parchemins juifs du I^{er} siècle avant X-C.) et de Nag-Hammadi (papyrus gnostiques des premiers siècles) ont stimulé la recherche mais ont aussi engendré une littérature romanesque considérable. La BD en fait partie, dans son espace de créativité originale et avec sa propre puissance d'expression. Ces retours dans l'histoire des religions monothéistes n'ont aucune dimension de prosélytisme. Point de souci de conformité avec le magistère chrétien ou la tradition islamique, pas non plus de « règlement de comptes », ni de polémique antireligieuse. La critique des institutions politico-religieuse n'est pas celle du message spirituel lui-même, car celui-ci n'est que volé ou travesti par ces institutions.

Le propos des auteurs est en dehors de toute orthodoxie. Les scénaristes déploient librement et tranquillement leurs fictions. Ce qui aurait fait scandale hier passe fort bien. Mais n'oublions pas qu'en d'autres pays il n'est pas aussi évident de laisser libre cours aux fantaisies narratives ou graphiques de la BD. En Grèce, la *Vie de Jésus* de l'Autrichien Gerhard Haderer, parue en Autriche en 2002 et en France chez Glénat, sans faire d'histoires, est retirée des librairies en février 2005 pour sacrilège, et l'auteur condamné par contumace à six mois de prison !

Le schéma de l'intrigue suit une problématique idéaliste tout à fait classique : la vérité de la fin est toujours dans le début, dans une origine perdue qu'il faut retrouver, un sens caché qu'il faut dévoiler, une parole fondatrice qui doit redevenir parole de vie. On ne s'embarrasse pas ici de la complexité des genèses, des emprunts, ni de la lente constitution du discours orthodoxe. La source initiale est pure et merveilleuse, même et surtout si on l'a dissimulée. Et tout coule de source pour ceux qui s'y abreuvent. On prétend retrouver dans ces récits les vraies paroles du Jésus ou de Mahomet, écrites par eux, la vraie tradition qui a su les protéger, leur vrai message d'amour et de paix. La quête de la vérité consiste à desembourber la source. Alors tout prend sens, la bonne direction s'impose, car c'est l'origine qui fait loi.

Le monde sécularisé du *Triangle secret* est de ce point de vue plus religieux qu'il y paraît. Il est structuré par la métaphysique chrétienne dans laquelle s'est bâtie la pensée occidentale. Celle-ci s'applique à la façon de lire le Coran, puisqu'il s'agit aussi, dans *Le Décalogue*, de retour à la « véritable origine » qui n'est jamais celle des références officielles. C'est la pensée unique du « religieusement correct ». L'Église étant dépositaire d'un secret qu'il fallait préserver coûte que coûte, sous peine de plus graves désordres, son histoire est nécessairement celle des crimes et de la répression. Jésus n'étant pas le Christ, son Evangile n'est pas lié à sa résurrection proclamée par ses disciples ; c'est un message de sagesse, non de salut. Quant au décalogue, il n'est porteur d'humanisme que de façon apocryphe ; le Coran reste le Livre d'une religion d'intolérance. L'Église est finalement par essence celle de l'Inquisition, et le Coran n'autorise que le fondamentalisme et l'intégrisme. La fiction conforte la face noire des religions instituées, qui ne sont rien d'autre que des institutions idéologico-politiques. À l'image du fonctionnement de ces récits dessinés où tout est bouclé et d'avance expliqué en quatre Évangiles, en sept périodes d'initiation ou en dix commandements.

¹ Cet article est extrait d'une étude en cours : « Des Evangiles illustrés à l'Évangile oublié : le christianisme en bandes dessinées »